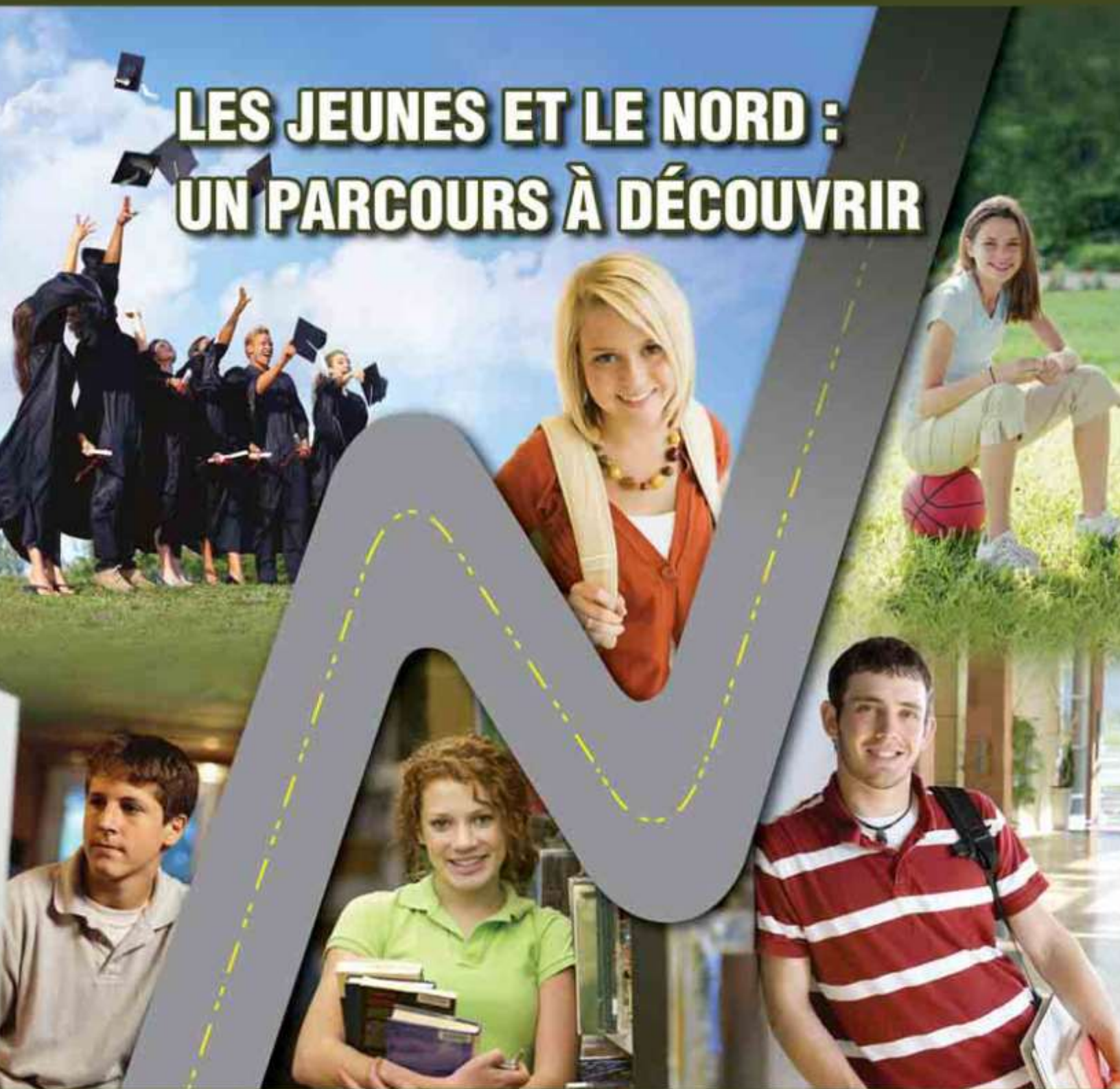


LES JEUNES ET LE NORD : UN PARCOURS À DÉCOUVRIR



RAPPORT – 4^e ANNÉE
2008



**LES JEUNES ET LE NORD :
UN PARCOURS À DÉCOUVRIR**

RAPPORT 4^{IÈME} ANNÉE

**Simon Laflamme
Pierre Bouchard**



COMMISSION DE FORMATION DU NORD-EST

2008

REMERCIEMENTS

La Commission de formation du nord-est (CFNE) désire remercier les écoles participantes :

École catholique George-Vanier
École secondaire catholique Cité des jeunes
École secondaire catholique de Hearst
École secondaire catholique Jean-Vanier
École secondaire catholique Sainte-Marie
École secondaire Thériault
Cochrane High School
Englehart High School
Hearst High School
Hornepayne High School
Iroquois Falls Secondary School
Kapusking District High School
Kirkland Lake Collegiate and Vocational Institute
O’Gorman High School
Roland Michener Secondary School
Smooth Rock Falls Secondary School
Temiskaming District Secondary School

Un merci spécial aussi à l’équipe de recherche, Pierre Bouchard de l’Université de Hearst et Simon Laflamme de l’Université Laurentienne, de même qu’à Émilie Thibert-Leduc et Sophie Tremblay qui, à leur première année avec l’équipe en tant qu’assistant de recherche, ont fait un travail exceptionnel.

Table des matières

Sommaire	5
1. Introduction	6
2. Rappel	7
3. Activités et appréciations	8
3.1. De la 9 ^e à la 12 ^e année en général	8
3.1.1. La lecture	8
3.1.2. Le restaurant et le magasinage	8
3.1.3. Les sorties culturelles	9
3.1.4. L'achat de produits culturels	9
3.1.5. Les activités liées aux médias	9
3.1.6. Les activités sportives	10
3.2. L'incidence du sexe	10
3.2.1. Les activités de lecture	10
3.2.2. Les sorties culturelles	10
3.2.3. L'achat de produits culturels	10
3.2.4. Les activités liées aux médias	10
4. Les représentations	11
4.1. De la 9 ^e à la 12 ^e année en général	11
4.1.1. L'institution	11
4.1.2. Les cultures	11
4.1.3. La politique	11
4.1.4. La communauté	12
4.1.5. Relations personnelles	12
4.1.6. Amour et famille	12
4.2. L'incidence du sexe sur les représentations à l'égard de l'éducation	12
4.3. L'incidence de la langue maternelle sur les représentations à l'égard des cultures	12
5. L'usage d'Internet	13
6. La performance scolaire	14
7. La compétence linguistique	14
7.1. L'auto-estimation sur une échelle	14
7.2. L'auto-estimation par rapport à d'autres locuteurs	15
7.2.1. Le français	15
7.2.2. L'anglais	16
7.3. L'influence de la famille d'origine	16
8. La langue de communication	17
9. La santé	18

10. Les aspirations	19
10.1. Les aspirations éducationnelles	20
10.1.1. Le niveau d’instruction	20
10.1.2. Le domaine d’études	21
10.1.3. L’établissement d’enseignement	21
10.2. Les aspirations professionnelles	22
10.2.1. Le niveau professionnel	22
10.2.2. Le secteur professionnel	22
10.2.3. Le revenu	23
10.3. Performance scolaire et aspirations	23
11. Le lieu de résidence	24
12. Conclusion	25

Ce projet est rendu possible grâce à l’appui financier
du ministère de la Formation et des Collèges et Universités et de l’Université de Hearst.

**La Commission de formation du nord-est est subventionnée
par le ministère de la Formation et des Collèges et Universités**

Les opinions qui sont exprimées dans ce document ne reflètent pas nécessairement celles
du ministère de la Formation et des Collèges et Universités de l’Ontario

Sommaire

Ce rapport présente les résultats de la quatrième année d'une étude longitudinale qui s'étend sur 10 ans. Il faut se rappeler que cette recherche suit depuis ses débuts, en 2005, deux cohortes : l'une qui se composait des élèves de la 9^e année et l'autre, des élèves de la 12^e année. Puisque, après quatre années, les jeunes auront, pour la majorité, obtenu leur diplôme du secondaire, il nous est apparu important d'examiner spécifiquement cette période dans la vie des jeunes, celle des études secondaires. L'échantillon de cette année était constitué de 479 élèves qui en étaient à leur quatrième année du secondaire.

L'un des objectifs de ce rapport était d'analyser les résultats obtenus en première année (2005) et en quatrième année (2008) pour vérifier s'il existe des changements entre ces deux moments quant 1) aux activités auxquelles s'adonnent ces jeunes; 2) à l'appréciation pour ces activités; 3) à leurs représentations, que ce soit relativement à la famille, à l'éducation, à la communauté ou à la politique; 4) à la fréquence d'usage d'Internet; 5) à la performance scolaire; 6) à la compétence linguistique et à la langue de communication; 7) à la santé; 8) ainsi qu'aux aspirations à l'égard de l'instruction, de la profession et du lieu de résidence.

1. Introduction

L'objectif primordial de cette recherche est de fournir de l'information aux personnes qui ont à cœur le développement du Nord-est de l'Ontario. Pour atteindre cet objectif, il a été décidé d'entreprendre une étude longitudinale qui permettrait de suivre, sur une décennie, l'évolution des jeunes en répondant à des questions fondamentales du type : comment les jeunes se représentent leur communauté? Quels projets conçoivent-ils? À quelles activités s'adonnent-ils? Que font-ils à l'école? Comment évaluent-ils leur santé?... et surtout comment les réponses à ces questions se transforment-elles dans le temps?

Au point de départ de la recherche, il est apparu aux concepteurs qu'il importait de suivre 2 cohortes. Une première qui serait en 9^e année, soit au tout début des études secondaires. Il serait alors possible d'examiner comment se développent les jeunes dans ces importantes années que sont celles qui sont vécues à l'école secondaire et comment le cheminement qu'on fait à l'école a une incidence sur les années ultérieures. Une seconde qui serait en 12^e année, c'est-à-dire au terme des études secondaires et dont l'on pourrait suivre le trajet qui conduit au marché du travail et qui entreprendrait ces années décisives quant à la manière dont on sera installé dans la vie. Nous avons été mandatés pour étudier ces deux cohortes.

En cette 4^e année de la recherche, les élèves de la première cohorte sont, au moment de la collecte des données, en train de terminer leur programme d'études secondaires. Il apparaît alors tout à fait indiqué de se concentrer sur cet ensemble afin de bien saisir comment se présente la dynamique entre l'école et le jeune et comment cette dynamique est attachée à divers aspects de la vie.

Les analyses porteront sur un échantillon de 479 individus. Par rapport à l'année initiale de 2005, il s'agit de la moitié de l'échantillon de la première cohorte. Nous avons donc réussi à conserver 50 % des élèves de l'échantillon original sur quatre années. Ces analyses se pencheront sur la fréquence des activités et sur l'appréciation de ces activités (§ 3¹), sur les représentations qui meublent l'imaginaire (§ 4), sur l'usage d'Internet (§ 5), sur la performance scolaire (§ 6), sur la compétence linguistique (§ 7), sur la langue de communication (§ 8), sur la santé (§ 9) et, enfin, sur les aspirations (§ 10)

¹ Le symbole « § » signifie la section dans le rapport

2. Rappels

Déjà avons-nous produit trois rapports (2005, 2006 et 2007). Ces rapports, à nos yeux, ont permis de faire des constats significatifs (voir Tableau 1). Nous en rappelons quelques-uns.

Tableau 1		
Principales observations des trois premières années de l'enquête		
2005	2006	2007
La plupart des problèmes sont généralisés; les interventions doivent avant tout être globales, même s'il leur faut insister sur quelque groupe en particulier.	La persistance de l'homogénéité; la pratique et l'appréciation des activités ainsi que la manière de se représenter le monde varient peu selon la communauté, l'ethnie, la langue maternelle et l'origine familiale.	Les représentations, la fréquence des activités et l'appréciation des activités se présentent toujours sous une forme homogène à travers tout le Nord-est. Il y a là une nouvelle confirmation de la thèse selon laquelle on peut intervenir sur la population dans son ensemble.
Il est vrai que les activités de type culturel ne fascinent à peu près personne, mais toute démarche qui aurait pour fin de favoriser ces activités devrait accorder une attention particulière aux garçons.	La persistance des positions hésitantes; normalement les jeunes ont des positions hésitantes sur à peu près tout sauf l'amour et la famille.	Les filles s'orientent davantage vers les études universitaires, les garçons vers les métiers
L'environnement favorise quelque peu l'appréciation des activités de plein air; ces mêmes activités favorisent l'appréciation pour le nord.	Les francophones croient plus à l'anglité du monde que les anglophone eux-mêmes; ils sont plus pessimistes quand à l'avenir de la francophonie que les anglophones.	L'affection pour la communauté dépend de l'engagement communautaire, de la qualité de la relation entre les personnes et de ce que la communauté a à offrir.
La comparaison des deux cohortes laisse entendre que plus on progresse dans ses études secondaires, plus on aime sa communauté	En ce qui a trait à l'instruction, à l'art et à la culture en générale, les filles témoignent d'une grande appétence et leurs activités sont plus fréquentes.	Tous les types d'aspirations varient dans le temps. Les responsables du développement peuvent donc intervenir auprès des jeunes pour orienter leurs choix.
Les aspirations à des études postsecondaires diffèrent selon la taille des communautés; on observe pour le désir de faire des études supérieures, entre autres, des proportions un peu plus élevées dans les communautés plus urbanisées que dans les autres.	Les sentiments critiquent à l'égard des études universitaires s'intensifient; les jeunes croient davantage qu'elles sont trop théoriques.	Les jeunes qui ont terminé l'école secondaire portent un jugement favorable, mais non exempt de critiques, sur les écoles qu'ils ont fréquentées.
Les domaines d'études prisés sont très sexués; les filles et les garçons ne sont pas attirés par les mêmes champs d'études.	Après le secondaire, les jeunes deviennent un peu plus enclins à affirmer que la diversité culturelle est une richesse pour le monde ou pour un pays.	
Les institutions postsecondaires nord-ontariennes sont favorisées par près du tiers des élèves sondés.	L'opinion sur les communautés rurales devient un peu plus favorable.	
Parmi ceux qui ont indiqué dans quelle ville ils prévoient travailler après avoir terminé leurs études, près du tiers identifie des communautés du nord de l'Ontario.	Après les études secondaires, les jeunes réduisent la fréquence de leurs activités culturelles et récréatives.	
La perception de la rémunération annuelle cinq ans après la fin de leurs études est trois fois plus élevée que le revenu moyen de la profession aspirée.	A un moment particulier, les jeunes se projettent facilement sur une période de 5 ou 10 ans; à un autre moment, ces projections ne sont plus les mêmes.	
Cette analyse en surplomb révèle qu'on a affaire à une population aux grandes similitudes, qu'il n'y a que très peu de problèmes qui soient inhérents à des communautés ou à des types de communautés en particulier; cela se comprend aisément quand on se rappelle que le phénomène de la dépopulation du nord est peu relatif à des communautés en particulier; les jeunes ne s'exilent pas de communautés précises, ils quittent la région.	La sympathie des jeunes pour leur communauté dépend de la qualité des relations qu'ils entretiennent avec les autres, notamment avec la mère, de l'implication sociale et de l'offre de produits culturels. Cette sympathie est aussi plus évidente chez les francophones que chez les anglophones.	
Les francophones sont plus pessimistes à l'égard des questions francophones que les anglophones	Environ 50 % des jeunes veulent vivre ailleurs que dans le nord-est.	

3. Activités et appréciations de ces activités

Dans le rapport de 2005, nous avons observé que la fréquence des activités d'à peu près tous ordres tendait à être relativement faible. La question se pose de savoir si les fréquences sont semblables selon que le même élève est en 9^e ou en 12^e année. Rappelons que, pour rendre compte de ces fréquences, l'élève choisissait une valeur de 1 à 6, « 1 » correspondant à « jamais » et « 6 », à « très souvent », cette échelle étant présentée à côté de chacun des énoncés qui désignaient une activité. Ce type de question permet donc d'obtenir des moyennes qui se situent entre 1 et 6. Plus la moyenne se situe près de « 1 », moins les élèves s'adonnent à cette activité; plus la moyenne s'approche de « 6 », plus les élèves la pratiquent.

Deux constats s'imposent :

- 1) Les fréquences restent faibles quand les élèves sont en 12^e année;
- 2) Le schème dominant est celui de la ressemblance : pour la plupart des activités, les moyennes sont égales de 2005 à 2008.

3.1. De la 9^e à la 12^e année en général

3.1.1. La lecture

Dans le cas des activités de lecture, la seule inégalité des moyennes est celle qui se rapporte aux journaux imprimés. Il s'agit d'une légère augmentation de 3,13 à 3,33. On ne note donc pas de variations pour les revues et les magazines, pour les ouvrages littéraires ni pour les visites à la bibliothèque. Il faut toutefois signaler une légère accentuation pour l'appréciation de la lecture. Rappelons que l'appréciation se mesure à partir d'une échelle dont les pôles sont « 1 », qui signifie « pas du tout », et « 6 », « beaucoup ». Les moyennes sont en effet plus élevées en ce qui a trait à l'intérêt pour la lecture des journaux (de 2,78 en 9^e année à 3,15 en 12^e), pour celle des ouvrages littéraires (de 3,20 à 3,54) et pour les visites à la bibliothèque (de 2,46 à 2,87). On peut donc constater qu'il y a peu de changements pour la pratique, mais une augmentation quant à l'attrait pour ces activités de lecture.

3.1.2. Le restaurant et le magasinage

Le magasinage est une activité relativement prisée, mais elle ne l'est pas plus à la fin qu'au début du secondaire : les moyennes sont stables de 4,34 à 4,24. Les chiffres pour l'appréciation sont tout à fait comparables. Pour ce qui est du restaurant, notamment quand cette sortie a pour corollaire une rencontre entre amis, l'activité est plus fréquente pour les élèves de 12^e que pour ceux de 9^e année. Il s'agit en outre, d'un événement affectueux.

3.1.3. Les sorties culturelles

On ne s'adonne pas davantage à des activités culturelles en 9^e année qu'en 12^e année. Pour 6 des 9 activités pour lesquelles nous disposons des données, les moyennes sont équivalentes de 2005 à 2008 : on ne va donc pas plus au théâtre, on ne visite pas plus de galeries d'art, on ne participe pas plus à des festivals et à des événements culturels, on n'assiste pas davantage à des spectacles de danse, à des spectacles de musique classique ou de musique populaire. Pour les trois autres, il faut parler de différences inféribles entre les deux moments de l'observation et il s'agit d'une diminution : les jeunes vont un peu moins au cinéma, un peu moins au cirque et ils assistent un peu moins à des événements sportifs. Ces chiffres sont le plus souvent en correspondance avec ceux qui se rapportent à l'appréciation. Il faut cependant noter une légère augmentation de l'intérêt pour les visites des galeries d'art (la moyenne montant de 1,94 à 2,44) et pour la participation à des festivals et à des événements culturels (la moyenne passant de 2,85 à 3,19) et pour le fait d'assister à des spectacles de musique classique (la moyenne allant 1,82 à 2,19). Il faut dire que, malgré ces augmentations, l'affection pour ces activités demeure très faible.

3.1.4. L'achat de produits culturels

Qu'ils en soient au début ou à la fin du secondaire, les jeunes n'achètent pas plus de musique enregistrée, ni plus de livres. Ils achètent un peu plus d'œuvres d'art; mais on a affaire à une croissance presque nulle pour un événement qui, de toute façon, s'avère exceptionnel : en 2005, la moyenne est de 1,48 et, en 2008, elle est 1,63. Si l'on déplace son attention vers les statistiques relatives à l'intérêt pour ces activités, on remarque, de 2005 à 2008, une diminution de l'appréciation pour l'achat de musique enregistrée (les moyennes étant de 4,04 et 3,71), un surcroît d'affection pour l'achat de livres (2,91 et 3,21) et l'achat d'œuvres d'art (1,85 et 2,08).

3.1.5. Les activités liées aux médias

Les jeunes écoutent beaucoup de musique à domicile, mais ils ne le font pas davantage en 9^e qu'en 12^e année. Ils regardent souvent des enregistrements vidéo, et cela vaut aussi bien quand ils sont en 9^e que lorsqu'ils sont en 12^e année. Ils écoutent un peu moins fréquemment la radio et les moyennes sont comparables de 2005 à 2008. Ils regardent un peu moins la télévision s'ils sont en 12^e que s'ils sont en 9^e (4,40). L'affection pour le fait d'écouter de la musique à domicile, d'écouter la radio et de regarder des enregistrements vidéo correspond à la fréquence de ces activités. Il en va pareillement pour l'intérêt pour la télévision quoique la diminution de la moyenne ne soit pas inférable dans le cas de l'appréciation de l'activité. Le goût pour le jeu vidéo diminue de 2005 à 2008, mais dans une proportion moindre que la fréquence de l'activité elle-même.

3.1.6. Les activités sportives

De la 9^e à la 12^e année, on va aussi souvent à la pêche, à la chasse, on fait souvent du véhicule tout terrain, on fait moins de motoneige, on s'adonne moins à des activités sportives d'été et d'hiver, mais on fréquente un peu plus les centres de conditionnement physique. Les statistiques pour l'appréciation sont en conformité avec les chiffres qui dépeignent les fréquences auxquelles on se livre à ces activités.

3.2. L'incidence du sexe

Les rapports précédents ont révélé que les filles s'adonnaient un peu plus que les garçons aux activités culturelles. Aussi, il nous semble opportun de vérifier si, de la 9^e à la 12^e année, les filles évoluent de la même manière que les garçons.

3.2.1. Les activités de lecture

Les filles et les garçons évoluent pareillement pour ce qui est de la lecture des journaux ou pour celle des revues et des magazines. La lecture des ouvrages littéraires donne lieu à des cheminements dissemblables. Chez les filles, on note des moyennes comparables de 2005 à 2008. Chez les garçons, sur cette même période, la moyenne s'élève quelque peu. La moyenne des filles, toutefois, est toujours supérieure à celle des garçons. De la 9^e à la 12^e année, les filles vont un peu plus à la bibliothèque, les garçons un peu moins.

3.2.2. Les sorties culturelles

Les sorties culturelles ne subissent l'influence du sexe que pour le cirque et les événements sportifs. Dans les deux cas, la diminution de la moyenne est plus importante chez les filles que chez les garçons.

3.2.3. L'achat de produits culturels

Il n'y a pas d'incidence du sexe pour ce qui est de l'achat de produits culturels.

3.2.4. Les activités liées aux médias

Les filles et les garçons ont des attitudes semblables de la 9^e à la 12^e en ce qui a trait à l'écoute de la musique à domicile et à l'exposition à la télévision. De la 9^e à la 12^e année, les filles connaissent un surcroît d'intérêt pour la radio et pour les vidéos, et les garçons, une réduction; les filles et les garçons connaissent tous deux une diminution de l'attirance pour les jeux informatisés, mais cette décroissance est plus prononcée chez les filles.

4. Les représentations

Dans les rapports précédents, nous avons remarqué que les opinions des jeunes se rapportant à l'éducation, aux cultures, à la politique, à la communauté et aux relations personnelles étaient très peu définies, en ce sens qu'elles tendaient à donner lieu à des moyennes plutôt faibles, et que faisaient exception à cette quasi-constante les énoncés à l'égard de l'amour et de la famille. On peut se demander si ces observations résistent au temps. On se souviendra que les représentations sont mesurées à partir d'énoncés à côté desquels on trouve des échelles à six niveaux dont les extrémités sont « 1 », « pas du tout d'accord », et « 6 », « tout à fait d'accord ».

4.1. De la 9^e à la 12^e année en général

4.1.1. L'institution

Entre la 9^e et la 12^e, les opinions relatives aux études collégiales et universitaires se transforment quelque peu. S'accroît un sentiment critique à l'égard des études universitaires et un discours pro-collégial. Les jeunes, dans l'ensemble, croient un peu plus que les études collégiales sont mieux orientées vers l'emploi que les études universitaires ($\bar{x}_9^e = 3,01$ et $\bar{x}_{12}^e = 3,54$) et que les études universitaires sont trop théoriques (la moyenne s'élevant de 2,88 à 3,37); ils croient moins que les études universitaires offrent de meilleures possibilités d'emploi que les études collégiales (la moyenne s'abaissant de près d'un point de 3,75 à 2,77). Dans le même esprit, les jeunes inclinent moins à penser que les études collégiales sont trop pratiques ($\bar{x}_9^e = 2,70$ et $\bar{x}_{12}^e = 2,14$).

4.1.2. Les cultures

Dix énoncés permettent d'observer des opinions et des sentiments sur diverses questions ethnoculturelles. Il s'agit de propositions comme « le français en Ontario est en voie de disparition » ou encore « avec la mondialisation, les humains sont de plus en plus semblables ». Il n'y a aucune variation dans le temps pour sept de ces énoncés. On note une plus grande ouverture d'esprit pour les énoncés comme « la diversité culturelle est une richesse pour un pays » et « la diversité culturelle est une richesse pour le monde »; les moyennes s'élèvent de 0,51 et 0,45 respectivement de 2005 à 2008. On observe aussi que les jeunes tendent un peu moins à croire que « presque tout le cinéma du monde est anglais ».

4.1.3. La politique

L'intérêt pour les questions politiques est très faible, il l'était en 2005 et il le demeure en 2008, même quand il s'accroît.

4.1.4. La communauté

Notre recherche accorde beaucoup d'attention au rapport que les jeunes entretiennent avec leur communauté. Les analyses que nous avons effectuées dans le passé ont fait état d'une indifférence relative des jeunes à l'égard de leur milieu. De 2005 à 2008, cette indifférence perdure. C'est ce qu'obligent à constater les tests statistiques relatifs à sept énoncés sur dix où les moyennes pour les deux moments sont jugées comme étant égales. Par contre, il faut signaler des augmentations de ces moyennes pour les propositions « ma communauté offre suffisamment d'activités récréatives » et « ma communauté offre suffisamment de possibilités d'emploi », et une diminution de la moyenne pour l'énoncé « j'aime les grandes villes ».

4.1.5. Relations personnelles

Les jeunes tendent à se sentir en harmonie avec leur environnement humain : les amis, les camarades de classes, les enseignants et les gens de la communauté. C'est vrai quand ils sont en 9^e année et c'est encore vrai quand ils sont en 12^e année. On peut même observer que s'améliore la relation avec les enseignants; la moyenne passe de 3,95 à 4,49.

4.1.6. Amour et famille

Comme c'était le cas en 2005, en 2008 la conception qu'on se fait de la famille et de l'amour est positive. Il y a cependant des ajustements dans le temps : les différences de moyennes sont inférieures pour 8 énoncés sur 15. Les jeunes sont un peu moins convaincus qu'ils épouseront leur conjoint-e, un peu plus assurés que leur vie amoureuse sera stable, qu'il vaut mieux avoir un emploi stable avant d'avoir un enfant, qu'il est trop facile de divorcer; ils inclinent moins à infirmer qu'il vaut mieux avoir un emploi stable avant de vivre en couple, qu'il vaut mieux être marié avant d'avoir des enfants et qu'un jour le destin fera qu'ils rencontreront l'homme ou la femme de leur vie.

4.2. L'incidence du sexe sur les représentations à l'égard de l'éducation

Le sexe de l'élève n'intervient pas vraiment sur les opinions qui sont exprimées à l'égard de l'éducation. Dans un seul cas, il semble que les filles n'évoluent pas de la même manière que les garçons et c'est en fonction de l'énoncé qui veut que les études collégiales soient trop pratiques : le désaccord est plus marqué en 12^e chez les filles que chez les garçons.

4.3. L'incidence de la langue maternelle sur les représentations à l'égard des cultures

On aurait pu croire que les transformations des opinions qui portent sur la francité et l'anglicité fussent en partie attribuables à la langue maternelle de l'élève. Les analyses n'avalisent pas cette hypothèse. Les moyennes paraissent souvent différentes en fonction de la langue maternelle, aussi bien

pour la 9^e que pour la 12^e année. Cependant, à l'intérieur de chacun des groupes linguistiques, les différences entre les individus sont trop grandes pour que, compte tenu de la taille des échantillons, on puisse attribuer les inégalités à la langue parlée. L'effet de cette langue maternelle se manifeste seulement en vertu de l'énoncé selon lequel le français en Ontario est en voie de disparition : de la 9^e à la 12^e année, les francophones sont moins d'accord avec l'affirmation, les anglophones et les bilingues, eux, plus en accord, ce qui signifie que les francophones sont un peu moins pessimistes en 2008 qu'ils ne l'étaient en 2005 et que, pour les deux autres groupes linguistiques, au contraire, la perception est quelque peu plus sombre à l'égard de l'avenir de la langue française en Ontario.

5. L'usage d'Internet

Internet fait de plus en plus partie du paysage médiatique à l'intérieur duquel se meuvent les jeunes. Pour la plupart des jeunes, être socialement, c'est aussi recourir à l'Internet. Pour examiner ce recours, nous avons proposé 29 usages aux jeunes au moment de la première collecte de données et les leur avons à nouveau soumis 4 ans plus tard. Chacun de ces énoncés apparaît à côté d'une échelle de Likert à 6 niveaux sur laquelle l'élève devait inscrire la fréquence correspondant à divers aspect d'une utilisation d'Internet dans la moins élevée est « 1 = jamais » et, la plus haute, « 6 = très souvent ». Il est donc possible d'observer à quelles fins les élèves emploient Internet et si cet emploi varie du début à la fin des études secondaires. Les fréquences les plus élevées se rapportent à l'envoi et à la réception de messages électroniques, au clavardage, au surf et au téléchargement de la musique. On peut tout de suite constater qu'Internet sert abondamment à des fins de communication.

Plusieurs usages sont négligeables : les services de rencontre, les opérations bancaires, la radio, les journaux, les sites érotiques, la bourse et les finances. De 2005 à 2008, les moyennes sont équivalentes pour 5 usages : le clavardage, les sites de rencontre, le courriel pour communiquer avec des amis, la téléphonie et les informations sportives. Elles sont inégales dans tous les autres cas. Cette inégalité traduit une diminution de l'emploi pour les forums de discussion, la découverte de nouvelles personnes et les jeux électroniques. Elle correspond à une augmentation du recours aux médias dans les 21 autres cas. Dans quatre de ces cas, la moyenne s'élève de plus d'un point : 1) l'envoi et 2) la réception de messages dans le cadre des études, 3) la météorologie et 4) l'usage d'Internet dans le cadre de cours. Dans au moins quatre cas, l'augmentation est tout près de un : 1) l'utilisation d'Internet à des fins de recherche comme s'il s'agissait d'une encyclopédie, 2) la quête d'information sur la santé, 3) l'achat de produit et 4) les opérations bancaires. Ainsi peut-on constater que les élèves mettent de plus en plus Internet à leur disposition et que, ce faisant, ils privilégient les usages liés à la communication et à l'information et, en outre, que l'instruction favorise la quête d'information.

6. La performance scolaire

À chaque année, nous avons demandé aux élèves de dévoiler leur rendement scolaire en indiquant les moyennes pour l'ensemble de leurs cours ainsi que pour les divers domaines d'études : l'anglais, le français, les sciences humaines, les sciences naturelles, les mathématiques et les arts. Du début à la fin des études secondaires, si l'on prend l'échantillon dans sa globalité, on n'observe pas de différences notoires pour les résultats que les élèves obtiennent dans leurs cours. À la question « normalement, à combien se situe approximativement ta moyenne scolaire dans l'ensemble? », la moyenne des estimations est de 75,03 pour 2005 et de 76,40 pour 2008. Les résultats vont tout à fait dans le même sens si l'on fait une distinction par domaine d'études; mais ces différences, sur une moyenne de 100, ne dépassent jamais deux points. Toutefois, l'écart entre les deux moments est inférable pour les sciences humaines.

Cette quasi non-variation, de la 9^e à la 12^e année, telle que la dépeignent les tests sur la comparaison des moyennes, cache des différences individuelles. Les mesures d'association obligent à faire une lecture quelque peu nuancée de la situation. En effet, si l'on calcule la corrélation entre les résultats que les élèves ont obtenus, soit dans diverses matières, soit de façon générale, en 2005 et en 2008, on découvre des corrélations toujours positives qui indiquent bien que plus la performance était élevée en 9^e année, plus elle l'est en 12^e année, mais on se rend compte aussi que les valeurs de ces corrélations ne dépassent jamais 0,62 et qu'elles sont plus communément aux environs de 0,45. Cela signifie que les résultats scolaires de la 9^e année ne sont pas nécessairement garants de ceux de la 12^e année.

On notera au passage que le statut professionnel de la famille a peu d'incidence sur la performance scolaire. Les corrélations entre les niveaux professionnels et éducationnels des parents, d'une part, et la moyenne générale de l'enfant, aussi bien pour 2005 que pour 2008, sont toujours inférieures à 0,20.

7. La compétence linguistique

La manière dont les personnes estiment leur compétence linguistique représente un bon indice de la façon dont elles se sentent dans leur milieu et, si l'on examine cette évaluation à deux moments de la scolarisation, on découvre comme l'école et tout le milieu social agissent sur les élèves.

7.1. L'auto-estimation sur une échelle Likert

Pour observer l'aptitude linguistique, nous avons invité les élèves à indiquer sur une échelle à 6 niveaux, dont la valeur « 1 » signifie « mauvaise » et la valeur « 6 » « excellente », comment ces jeunes estiment leur maîtrise de langue anglaise, de la langue française ou d'une langue autre que le français et

l'anglais, et ce, selon les divers aspects que sont la compréhension, la lecture, l'oral et l'écrit de chacune de ces langues.

La connaissance d'une langue autre que le français et l'anglais est négligeable. Il n'y a rien de significatif à rapporter.

Si l'on prend l'échantillon sans distinction de la langue maternelle, on constate aisément que les moyennes sont assez élevées. En anglais, quel que soit l'aspect de la langue qui soit évalué, les moyennes sont toujours supérieures à 5; en français, elles ne descendent en-dessous de la barre de 4 que pour l'écriture. Ces chiffres démontrent que l'anglais est plus familier pour l'ensemble de la population que le français, mais que la connaissance du français est répandue.

De la 9^e à la 12^e année, on note des variations en anglais et en français, indépendamment de la langue maternelle, sauf pour les aptitudes à écrire en anglais et à comprendre le français. En anglais écrit, lu et parlé, les élèves ont l'impression que leur compétence a augmenté, si peu cela soit-il. En français lu, parlé et écrit, ils ont le sentiment que leur compétence a diminué quelque peu. Le sexe n'intervient dans cette évolution que pour la lecture en anglais et l'on note que les filles croient un peu plus que les garçons s'améliorer. La langue maternelle, elle, fait sentir son influence pour la lecture en anglais : les francophones estiment qu'ils se sont amendés davantage que les anglophones et les bilingues. Elle influe également sur l'écriture en français : les francophones estiment qu'ils deviennent meilleurs avec la scolarisation, les anglophones et les bilingues, qu'ils deviennent pires. Signalons au passage que si l'on discriminait la compétence linguistique en fonction de langue seulement, on trouverait rapidement que les individus de langue maternelle française sont bien meilleurs en anglais que les individus de langue maternelle anglaise le sont en français.

7.2. L'auto-estimation par rapport à d'autres locuteurs

Dans l'optique de bien saisir la manière dont se sentent les élèves à l'égard des langues, nous avons ajouté une autre mesure à celle qui consiste à indiquer sa compétence sur une échelle. En effet, nous avons demandé aux jeunes de comparer cette compétence à divers locuteurs : aux parents, aux camarades de classe, à l'annonceur de la radio, aux enseignants et à l'ensemble du monde en général. Ils devaient chaque fois indiquer si leur maîtrise était inférieure, équivalente ou supérieure à celle des locuteurs de référence. Nous nous sommes demandé si ces estimations avaient été modifiées de la 9^e à la 12^e années et si, le cas échéant, la langue maternelle jouait quelque rôle.

7.2.1. Le français

Une première série d'analyse a été effectuée pour l'expression en français. Chez les élèves dont la langue maternelle est le français, c'est l'équivalence qui revient le plus souvent, sauf lorsque la comparaison est effectuée par rapport aux enseignants; la distribution alors est relativement semblable

entre les niveaux inférieurs, équivalents et supérieurs; L'équivalence est aussi moins évidente lorsque la comparaison renvoie à l'annonceur de la radio; le nombre d'individus qui choisissent la catégorie inférieure s'accroît. C'est par référence aux camarades de classe, aux parents et à tout le monde que la catégorie de l'équivalence est la plus nombreuse. De la 9^e à la 12^e année, il n'y a d'amélioration inférable dans l'auto-estimation que par comparaison aux camarades de classe.

Quand les élèves déclarent l'anglais comme étant leur langue maternelle, le jugement qu'ils portent sur leur compétence en français est plus critique : la catégorie inférieure draine davantage d'individus que s'ils sont francophones de naissance. De 2005 à 2008, il est permis de parler de progrès dans la compétence quand le critère devient les parents – l'évolution est alors évidente pour l'ensemble – et quand le critère est l'annonceur de la radio – le mouvement est alors moins manifeste.

Les jeunes qui disent avoir l'anglais et le français comme langue maternelle se situent à mi-chemin entre les anglophones et les francophones. L'instruction favorise l'auto-évaluation de la compétence quand l'objet de la comparaison, ce sont les parents, les camarades de classe et les professeurs; mais il s'agit d'une tendance bien peu décisive.

7.2.2. L'anglais

Une seconde série d'analyses a été effectuée pour l'expression en anglais. Il y a moins d'écart entre les anglophones et les francophones quand les francophones jugent de leur compétence en anglais que lorsque les anglophones jugent de leur compétence en français. Certes, la catégorie inférieure regroupe plus de francophones quand ils estiment leur compétence en anglais que lorsqu'ils l'apprécient en français, mais les chiffres attachés à l'équivalence sont normalement à faible distance de ceux des anglophones. C'est la référence aux enseignants qui obligent les jeunes à être plus critiques de leur maîtrise de la langue. Dans une analyse qui porte sur la comparaison que font les jeunes de leur expression linguistique, relativement à divers critères, on ne trouve pas d'amélioration de la 9^e à la 12^e année qui ne soit pas attribuable au hasard, si ce n'est, mais tout en modération, par rapport au référent qu'est « tout le monde ». Chez les anglophones non plus, la comparaison ne donne pas lieu à une progression entre les deux moments de la collecte de données : s'estimait-on, en 2005, équivalent à tel locuteur, en 2008, on se juge semblablement. Chez les bilingues de naissance, l'auto-appréciation de la compétence constitue une progression en vertu de quatre objets de la comparaison; il n'y a qu'en référence à l'annonceur de la radio qu'on ne peut parler d'amélioration. Dans les quatre autres cas, on peut signaler un léger développement.

7.3. L'influence de la famille d'origine

Il est habituel d'affirmer que la compétence linguistique des enfants est fortement déterminée par le statut économique de la famille d'origine. On entend généralement par là que plus les parents sont instruits et que plus élevé est leur statut professionnel, plus grande sera la compétence de l'enfant. Ainsi

dans les familles les mieux nanties en capital culturel et scolaire, on pourrait s'attendre à ce que les enfants progressent mieux que le feraient les enfants dans des familles moins bien pourvues. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons testé l'incidence des covariantes que sont le niveau professionnel de la mère et celui du père de même que le niveau d'instruction de ces deux mêmes parents sur la différence de moyennes entre 2005 et 2008 pour les diverses aptitudes linguistiques que nous avons examinées plus haut, à savoir comprendre, lire, parler et écrire en anglais, en français et dans une langue autre que le français et l'anglais. Si l'on examine seulement les énoncés liés aux aptitudes linguistiques de l'anglais et du français, sur les 32 tests qui sont ainsi effectués, la covariante n'intervient que 3 fois, il s'agit de l'influence de la profession de la mère sur l'anglais écrit, de l'instruction de la mère sur la compréhension de l'anglais et de l'instruction du père sur le français écrit. Les corrélations au carré sont toutes inférieures à 10 %. Il faut donc conclure à un effet marginal du statu économique de la famille d'origine. Si l'on prend une autre langue que le français et l'anglais, 16 tests sont alors effectués; 6 fois, la covariante intervient de façon non aléatoire; il s'agit de l'instruction de la mère en rapport à l'aptitude à lire, parler et écrire et de l'instruction du père relativement à l'aptitude à comprendre, lire et parler. Les variances expliquées sont inférieures à 20 %. On sait que la maîtrise d'une langue autre que le français et l'anglais est rare. On peut penser ici que des parents relativement instruits parviennent à maintenir une langue étrangère dans leur foyer nonobstant les pressions francisantes et surtout anglicisantes du milieu. Mais, même dans ce cas, il faut noter la faiblesse de la détermination du statu socio-économique de la famille pour ce qui est de la manière dont les jeunes estiment leur compétence en langue. La langue, dans une société de communication de masse, est beaucoup plus affaire d'environnement social que particularité familiale.

8. La langue de communication

La vie dans une communauté est nécessairement, mais non exclusivement, communication entre les personnes qui la composent. Dans les sociétés densément unilingues, on note peu de différence dans le temps dans l'usage d'une même langue. Dans une société où les langues sont en compétition, on observe des phénomènes de glissement des langues minoritaires vers les langues majoritaires. Ces passages témoignent souvent de malaises, voir de conflits, et ils peuvent menacer l'harmonie des relations entre les diverses composantes linguistiques d'une population. Nous nous sommes demandé si, de 2005 à 2008, de tels glissements étaient observables. Normalement, ces passages, ces mouvements linguistiques, ont lieu sur une période plus longue, mais il nous a quand même semblé approprié de vérifier si, sur cette période éminemment significative qu'est l'adolescence, on pouvait repérer quelques signes de transfert linguistique. Pour le vérifier, nous disposons de plusieurs énoncés comme « mes parents se parlent entre eux en français » ou encore « avec mes amis, je parle en anglais ». Chacun de ces énoncés est associé à une échelle à 6 niveaux dont les pôles sont « jamais », la valeur inférieure, et « toujours », la valeur supérieure. Nous avons comparé les réponses à ces questions en 2005 et 2008 et nous avons pris en considération la langue maternelle de l'élève. Chez les francophones, on observe un glissement vers l'anglais en ce sens que les fréquences de la communication en français sont plus élevées dans le rapport aux parents que dans le rapport avec les amis. Chez les anglophones, les chiffres

sont beaucoup plus stables d'un groupe d'interlocuteurs à l'autre. Chez les bilingues, ils sont toujours à mi-chemin entre ceux des francophones et des anglophones. Cependant, pour ce qui est de l'évolution dans le temps, on ne peut que constater une nette stabilité : sur 63 tests, il y en a seulement trois qui autorisent à parler de modification dans le temps : chez les francophones, la fréquence moyenne de la communication avec les amis en anglais va de 3,08 à 3,50; chez les anglophones, de 5,55 à 5,84; chez les bilingues, la moyenne pour la communication en anglais au travail passe de 4,67 à 5,15. Ainsi, on peut conclure à une stabilité générale dans laquelle il y a cependant des signes de glissements linguistiques du français vers l'anglais.

9. La santé

Nous avons publié un article consacré à la santé à partir des données recueillies en 2005. On peut le lire dans la *Revue du Nouvel-Ontario* sous le titre « L'auto-estimation de la santé chez les jeunes du Nord-est de l'Ontario. Note empirique ». Nous en reproduisons ici les grandes lignes de la conclusion. Rappelons au préalable que les données proviennent de 2 séries de questions, une première qui invitait l'élève à comparer sa santé physique et émotionnelle à celle des jeunes de son âge; dans une deuxième série, l'élève devait évaluer la fréquence à laquelle il avait éprouvé certains sentiments qui pourraient indiquer un problème de santé. À la première série était attachée une échelle à 6 niveaux entre les valeurs « mauvaise » et « excellente »; à la deuxième, une échelle à 6 points étalés entre les termes « jamais » et « très souvent ».

Nous voulions vérifier si l'auto-évaluation de la santé des jeunes, qu'elle ait lieu au plan physique ou au plan psychique, varie selon le sexe, la langue, l'appartenance ethnique ou le type de communauté, mais surtout nous voulions examiner s'il y avait des effets d'interaction entre ces divers facteurs. Nous espérions aussi découvrir comment l'intérêt pur les activités, les opinions et les attitudes agit sur les auto-estimations.

Les analyses ont d'abord signalé une incidence du sexe qui rappelle que les filles sont légèrement plus critiques qu'elles les garçons à l'égard de leur santé physique, mais elles n'ont pas trouvé de facteur qui, pris en lui-même, influe sur l'auto-perception de la santé émotionnelle. Il faut noter que, pour ces deux estimations, les moyennes sont inférieures à quatre, que, dont, pour l'ensemble de ces jeunes, la moyenne se situe à une certaine distance par rapport à l'idéal de six. Les analyses ont ensuite montré que le désespoir, la solitude, le découragement, l'emportement, l'ennui et l'irritation font partie de la vie des jeunes. Les moyennes se situent autour de 3; si ces sentiments n'affectaient jamais les jeunes, les moyennes seraient à 1; si les jeunes les éprouvaient très souvent, la moyenne serait à 6. Aucun facteur ne distingue ces moyennes si on le prend en lui-même. Par contre, si on les combine deux à deux, ils montrent que le sentiment de désespoir ne différencie les filles des garçons que chez les francophones et les anglophones; chez les jeunes qui s'identifient soit aux Premières nations soit aux ethnies autres, les filles ne connaissent pas plus souvent que les garçons cette émotion. Ce résultat est difficile à interpréter parce qu'il va à l'encontre même de l'intuition, du moins pour ce qui est de

l'influence de l'amérindianité. On ne peut certainement pas faire appel au caractère traditionnel de la culture pour l'expliquer puisque le traditionalisme par lequel la femme est infériorisée, et donc vulnérabilisée, devrait davantage appartenir aux cultures amérindiennes qu'aux autres. Il semble donc que, sur ce point, la postmodernité indifférencie plus les sexes chez les autochtones, ou dans les ethnies autres que chez les Canadiens qui se rappellent à la francité ou à l'anglicité. Sans doute y a-t-il dans ces populations des formes de solidarité qui empêchent que la désespérance affecte un sexe plus que l'autre. Ce résultat doit être mis en relation avec un autre effet d'interaction où l'on constate que le sentiment de découragement est moins fréquent chez les filles des Premières nations que chez celle qui s'identifient à la francophonie, à l'anglophonie ou à d'autres ethnies.

Les analyses ont enfin montré que ce qu'on fait et ce qu'on pense agit sur la santé aussi bien physique que psychologique. Avoir des activités en dehors d'un cadre scolaire ou du contexte du travail, aimer les activités sportives, sentir qu'on est semblable aux autres, et donc qu'on est intégré, avoir une vision positive de l'instruction, bonifient la manière dont on se représente sa propre santé. À cela, il faut ajouter l'importance de l'harmonie des relations qu'on entretient avec les autres. Il faut ajouter encore la manière dont on perçoit la position sociale de son groupe d'appartenance. Tous ces résultats rappellent que, être en santé, ce n'est pas simplement ne pas être malade; c'est vivre dans un environnement social, c'est se représenter ce milieu et intervenir en lui, c'est agir sur soi, c'est faire, c'est être en relation avec d'autres, c'est avoir une position sociale.

La question se pose maintenant de savoir si les indicateurs de santé témoignent ou non d'un changement durant les quatre années du secondaire. La réponse à cette question est globalement négative, mais elle demande quelques nuances. Dans la comparaison aux autres personnes de leur âge, ainsi les jeunes se jugeaient-ils en 2005, ainsi, ils le font en 2008, et ce, aussi bien au plan de la santé émotionnelle qu'à celui de la santé physique. Les moyennes se situent un peu au-dessus de 4 dans les deux cas; elles sont donc à deux points de l'excellence. Parmi les six énoncés où le jeune est invité à se prononcer sur son état psychique des trois mois qui précèdent la collecte des données, on n'en trouve que deux où une différence entre la 9^e et la 12^e année n'est pas attribuable au hasard : l'un qui porte sur le désespoir que suscite l'avenir, l'autre sur le découragement. Dans ces deux cas, les moyennes indiquent une amélioration. Il faut noter que les moyennes relatives aux six énoncés qui qualifient la santé psychique ne dépassent jamais la valeur de 3,27, mais ne sont jamais inférieures à 2,67, ce qui montre que le malaise, sans être incisif, fait bien partie de la vie des élèves du secondaire.

10. Les aspirations

Les aspirations des jeunes constituent un indicateur important de leur avenir. Certes, tout ce qui advient dans la vie n'est pas le résultat exclusif d'une projection. Mais il n'en demeure pas moins que ces projections influent sur l'avenir puisqu'elles correspondent à des gestes au présent. En outre, elles témoignent de la manière dont les jeunes entrevoient leur future, et donc perçoivent leur présent, et ce sont là des informations dont il faut disposer si l'on veut comprendre la mobilité des jeunes et intervenir

sur cette mobilité en fonction de principes communautaires ou régionaux. Dans les rapports antérieurs, nous avons abordé la thématique des aspirations. Nous avons pu constater l'ampleur des rêves que caressent les jeunes : une diversité des emplois prisés et, paradoxalement, de fortes concentrations; une discrimination en fonction du sexe qui oriente les garçons vers les métiers et les filles vers les études plus avancées; un intérêt et un désintérêt pour le nord; des anglophones plus critiques que les francophones de leur milieu de résidence. Les questions auxquelles nous avons à répondre maintenant sont parmi les plus importantes de tout le projet dans lequel nous sommes engagés depuis quatre ans : comment les jeunes entrevoient-ils leur avenir et, surtout, comment ces perspectives évoluent de la 9^e à la 12^e année?

Nous présentons des résultats qui comparent 2005 à 2008 seulement, c'est-à-dire que nos analyses ne prennent en considération que le début et la fin de ces études. En nous concentrant ainsi sur les deux moments limites des études secondaires, il nous est permis de comprendre ce qui est advenu du début à la fin, mais nous omettons alors les mouvements qui ont eu cours entre ces deux moments. Les rapports antérieurs ont toutefois montré que les mouvements à chaque année étaient nombreux.

10.1. Les aspirations éducationnelles

La possibilité pour un jeune de ne pas décrocher dans ses études secondaires dépend à maints égards de la capacité de persister dans ses projections ou encore d'ajuster ses projets aux contingences, c'est-à-dire à ce qu'il découvre de soi au cours des années, qu'il s'agisse d'intérêts nouveaux qui se révèlent à lui, ou encore de prises de conscience de ce à quoi il est permis de prétendre, compte tenu de ses dispositions de tous ordres.

10.1.1. Le niveau d'instruction

En prenant les deux moments limites des études secondaires, soit la 9^e et la 12^e année, on découvre que les aspirations, quand au niveau d'instruction prisé, diffèrent de façon inférable². Sur 385 élèves, les niveaux³ sont identiques pour 202 d'entre eux; 124 jeunes ont revu leurs aspirations à la baisse et 59 à la hausse.

² Zwiłcoxon = - 4,78; p < 0,001

³ Les élèves devaient choisir entre 5 niveaux d'instruction : « Quelques années de l'école secondaire »; « Diplôme d'études secondaires »; « Diplôme d'études collégiales »; « Diplôme d'études universitaires de 1^{er} cycle (B.A., B.Sc., B.Éd...) » et « Diplôme d'études universitaires de niveau supérieur (maîtrise, doctorat...) ».

10.1.2. Le domaine d'études

Les domaines d'études qu'entrevoient les jeunes pour eux-mêmes sont nombreux. Nous les avons ramenés aux dix grandes catégories de Statistiques Canada⁴. Si l'on prend les données pour 2008 seulement, 373 élèves sur 479 ont arrêté un choix, soit 77,9 % d'entre eux. Les domaines qui interpellent le plus les 373 jeunes qui ont décidé de leur orientation sont ceux : 1) des professions de la santé (16,4 %), des sciences sociales (14,5 %), des techniques et des métiers des sciences appliquées (13,4 %), de l'enseignement (11,8 %), des beaux-arts et des arts appliqués (11,5 %) et du génie et des sciences appliquées (10,7 %).

25 jeunes ne fournissent aucune réponse; 12 disent expressément ne pas savoir dans quel domaine ils s'engageront; pour 15 élèves, la réponse est indéterminable; 51, pour diverses raisons, n'ont pas à répondre à la question; trois fournissent des réponses farfelues.

La question qui importe ici pour nous consiste à savoir comment se présente l'évolution de 2005 à 2008. Nous avons choisi, sachant que l'indécision était commune, surtout en 2005, de ne faire porter l'étude que chez les 236 élèves qui ont envisagé un programme et en 2005 et en 2008. Seulement 5,6 % d'entre eux ont des domaines identiques en 2005 et en 2008. Les changements de programme sont donc beaucoup plus fréquents que les vocations indéfectibles. Les fréquences avec le plus de récurrence se trouvent dans les beaux-arts et les arts appliqués et dans les techniques et les métiers des sciences appliquées. Si l'on calcule les pourcentages à partir des projets conçus en 2005, certains d'entre eux attirent l'attention quand on s'intéresse aux variations : 31,8 % des jeunes qui se destinaient à l'enseignement s'en vont dans les professions de la santé; 37,5 % de ceux qui s'orientaient vers le génie et les sciences appliquées s'en vont vers les techniques et les métiers des sciences appliquées; 29,4 % de ceux qui entrevoyaient les lettres et les sciences humaines s'en vont dans les professions de la santé; 26,8 % de ceux qui pensaient aux sciences agricoles et biologiques s'en vont vers les lettres et les sciences humaines. Les autres mouvements ne s'inscrivent pas dans des tendances statistiques évidentes.

10.1.3. L'établissement d'enseignement

Le choix d'établissement d'enseignement dans lequel on se voit étudier reproduit la logique du domaine d'études : dans l'ensemble, il est éclaté et, pour les individus, il est variable. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'institution que l'on a en tête en 2005 est celle qui encadre les prédictions en 2008. Rares sont les jeunes qui prévoient poursuivre leurs études hors de l'Ontario. Presque la moitié des élèves préfèrent les établissements du nord et près de la moitié encore préfèrent ceux qui se situent

⁴ Les dix grandes catégories dans les domaines d'études selon Statistiques Canada sont : « Beaux-arts et arts appliqués »; « Commerce, gestion et administration des affaires »; « Enseignement, loisirs et orientation »; « Génie et sciences appliquées »; « Lettres, sciences humaines et disciplines connexes »; « Mathématiques, informatique et sciences physiques »; « Professions de la santé et technologies connexes »; « Sciences agricoles et biologiques et services de la nutrition »; « Science sociales et disciplines connexes » et « Techniques et métiers des sciences appliquées ».

ailleurs en Ontario. Parmi les jeunes qui privilégient les maisons d'enseignement nord-ontariennes, on en trouve 32,6 % pour lesquels ces maisons se trouvent dans la région que dessert la Commission de formation du nord-est.

10.2. Les aspirations professionnelles

Envisager son avenir, pour un jeune, c'est presque nécessairement s'imaginer exerçant un métier ou encore se voir, dans des relations ou dans des univers plus ou moins définis, agir en fonction d'un travail périphérique. Ce n'est pas que cela. Et les jeunes le savent bien. Car l'avenir n'est pas que carrière, il est aussi famille et amitié. Mais c'est au moins cela. Plusieurs jeunes peuvent ne pas savoir avec précision quel métier ou profession ils exerceront. Mais rare sont ceux qui sont absolument incapables de se projeter dans l'avenir en rapport avec la profession, quand il ne s'agirait que de l'évocation d'une atmosphère ou de la perception d'une vague inclination. Pour les responsables du développement communautaire, ces aspirations professionnelles sont hautement importantes puisqu'elles sont virtuellement l'avenir de la communauté.

10.2.1. Le niveau professionnel

On a déjà vu que le niveau d'instruction prisé variait de façon importante pour l'ensemble de l'échantillon. Il en va de même pour le niveau professionnel. On se souviendra que les analyses que nous menons ici ne prennent en considération que les individus qui ont fourni une réponse nette aussi bien en 2005 qu'en 2008. Sur ces 202 élèves, 65 (32,2 %) se conçoivent, en 2008, exerçant des métiers de même niveau qu'en 2005; pour 74 élèves (36,6 %), en 2008, les professions sont de niveau inférieur à ce qu'elles étaient en 2005; et pour 63 autres (31,2 %), elles sont supérieures. Cette distribution quasi aléatoire fait en sorte que, dans l'ensemble, il n'y a pas de différence entre les deux moments⁵.

10.2.2. Le secteur professionnel

Les chiffres qui se rapportent aux secteurs professionnels font écho à ceux qui correspondent au niveau professionnel, de même qu'à ceux qui caractérisent les perspectives de scolarisation : les variations sont communes. Entre la 9^e et la 12^e année, sur les 303 élèves qui ont chaque fois identifié une profession, il n'y en a que 25,1 % dont les desseins sont les mêmes. Il y en a aussi 7,6 % pour lesquels les changements ne sont pas tout à fait dissemblables : on passe par exemple du génie au design mécanique, de la médecine à l'hygiène dentaire, des techniques vétérinaires à la diététique, de l'optométrie à la médecine, des techniques pharmaceutiques aux techniques de laboratoire médical, des techniques de laboratoire médical à l'assistance en médecine, de l'opération d'équipement de construction au camionnage. Ailleurs, à peu près tout est possible, aucune règle n'est perceptible, ce qui témoigne bien du caractère contingent des choix que posent les élèves tout au long de leurs cours secondaires : on

⁵ $t(201) = 0,87$; $p = 0,39$. Un test Wilcoxon fait en sorte que $z_{\text{Wilcoxon}} = -0,88$; $p = 0,38$

voulait être administrateur public, on veut être charpentier; on voulait aller dans les forces armées, on veut être ingénieur mécanique; on voulait être entrepreneur en construction, on veut être infirmier ou assureur; on voulait être comptable, on veut devenir avocat; on voulait être caissière, on veut être hygiéniste dentaire.

10.2.3. Le revenu

À chaque collecte de données, nous avons demandé aux élèves d'estimer à combien s'élèverait leur revenu annuel cinq ans après la fin de leurs études. Les rapports antérieurs ont mis en évidence l'illusion des attentes en matière de revenu. On ne peut qu'espérer que la progression dans les études secondaires aura pour effet de réduire les attentes des jeunes afin que quelque réalisme leur vienne en aide quand ils seront rétribués en relation avec leur profession. En 2005, en ne prenant en considération que les jeunes qui ont fourni une réponse au premier et au dernier moment de la collecte des données, la moyenne du revenu attendu était de 103. 861,88 \$; l'écart type était énorme à 142 240,07 \$. Cela signifie non seulement que le salaire attendu était élevé, mais aussi que les différences entre les individus étaient de taille. En 2008, les projections salariales étaient de 75 675,00 \$; l'écart type était de 43 512,24 \$. On peut constater non seulement que la moyenne a diminué, mais aussi que l'écart entre les individus s'est rétréci, ce qui signifie que les études secondaires, si elles n'éliminent pas toutes les illusions, ont néanmoins pour effet de rendre les espérances moins utopiques.

10.3. Performance scolaire et aspirations

Après avoir analysé les aspirations éducationnelles et professionnelles, on peut s'interroger sur l'influence des performances scolaires sur le niveau de ces aspirations. Il suffit alors de vérifier s'il y a lieu entre ces niveaux et les moyennes qu'ont obtenues les élèves. Si l'on prend la moyenne générale en 2005 et qu'on l'associe aux projections éducationnelles pour 2005 ou en 2008, les corrélations sont de 0,45 et 0,50 respectivement. Si l'on procède pareillement pour le niveau professionnel de l'emploi qu'on veut avoir selon qu'on est en 2005 ou en 2008, les corrélations sont de 0,33 et 0,34. Si l'on prend la moyenne en 2008, et qu'on la relie aux perspectives scolaires pour 2005 et 2008, les corrélations sont alors de 0,48 et 0,45. Si l'on associe enfin cette moyenne aux projections professionnelles de 2005 et de 2008, les valeurs sont de 0,24 et 0,39. Les corrélations sont donc toujours inférieures à 51, ce qui illustre que la performance scolaire ne constitue pas le seul déterminant des aspirations. Les corrélations sont un peu plus fortes pour les perspectives de scolarisation que pour celles qui se rapportent à l'emploi, ce qui démontre qu'elles sont plus déterminantes du niveau d'études que l'on prévoit atteindre que du niveau d'emploi qui est visé. Les moyennes de 2005 et 2008 ne sont pas l'une ou l'autre plus déterminante des aspirations en fonction de l'année. Cela est très net pour les perspectives d'instruction. Cela est un peu moins vrai quand on regarde la moyenne de 2008 dans le son rapport avec l'aspiration professionnelle pour 2005. Il faut voir dans ces événements statistiques une certaine constance du travail scolaire et, simultanément, la possibilité d'une variation de ce travail dans le temps.

11. Le lieu de résidence

Dans le rapport que nous avons produit l'année dernière, nous avons examiné les projets des jeunes pour ce qui est de l'endroit où ils prévoient habiter. Nous avons alors aménagé l'information en catégories de telle manière qu'on puisse observer s'ils se voient dans le nord de l'Ontario ou ailleurs que dans le nord de l'Ontario, puis nous avons comparé les réponses de 2005 à celles de 2007 pour tout l'échantillon. Les résultats que l'on a alors obtenus (voir Tableau 2) sont très semblables à ceux que nous découvrons maintenant (voir Tableau 3).

%	2005	à	2007
19,7	Une municipalité dans le nord de l'Ontario	à	une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario
23,9	Une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario	à	une autre municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario
30,9	Une municipalité dans le nord de l'Ontario	à	une autre municipalité dans le nord de l'Ontario
25,5	Une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario	à	une municipalité dans le nord de l'Ontario

La projection du lieu de résidence diffère dans 60 % des cas entre 2005 et 2007.
Source : Simon Laflamme et Pierre Bouchard, *Les jeunes et le nord : un parcours à découvrir*, Rapport – 3^e année, 2007, p.9

%	2005	à	2008
13,9	Une municipalité dans le nord de l'Ontario	à	une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario
27,3	Une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario	à	une autre municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario
34,5	Une municipalité dans le nord de l'Ontario	à	une autre municipalité dans le nord de l'Ontario
24,4	Une municipalité qui n'est pas située dans le nord de l'Ontario	à	une municipalité dans le nord de l'Ontario

L'année dernière ($30,9 + 25,5 = 56,4$) comme cette année ($34,5 + 24,4 = 58,9$), les analyses révèlent que plus de 55 % des jeunes envisagent de s'établir dans le nord de l'Ontario. L'analyse de cette année

indique que 34,5 % des jeunes voulaient s'établir dans le nord en 2005 et le veulent encore en 2008 ainsi que 24,4 % d'entre eux prévoyaient s'installer ailleurs que dans le nord en 2005 et privilégient le nord en 2008. Lors de l'analyse en 2007, ce sont 19,7 % des élèves dont la perspective passait d'une habitation dans le nord à une résidence ailleurs; en 2008, cette statistique diminue quelque peu à 13,9 %.

12. Conclusion

Ce rapport est le quatrième d'une étude longitudinale dont l'objectif est de suivre les jeunes du Nord-est de l'Ontario sur une décennie afin de comprendre quelle relation ils entretiennent avec leur milieu. Cet objectif en tête, nous avons cette fois été en mesure d'observer une cohorte de jeunes du début à la fin des études secondaires. Notre intention était essentiellement de découvrir, pour divers objets d'analyse, de quel ordre était l'évolution de la 9^e à la 12^e année.

Les analyses que nous avons effectuées ont d'abord permis de confirmer que la fréquence des activités auxquelles les jeunes s'adonnent est normalement faible et quelle varie très peu sinon pas du tout dans le temps. Cela vaut aussi bien pour les activités sportives que pour les activités culturelles. Cela signifie donc que l'école secondaire ne provoque pas de grande transformation dans les comportements et les attitudes des élèves. On note certaines élévations de moyennes en relation avec la culture, mais elles sont faibles et on les aperçoit beaucoup plus au plan de l'appréciation qu'à celui de l'activité elle-même.

Les analyses ont ensuite confirmé l'essentiel des observations qui ont antérieurement été faites sur les représentations d'après lesquelles, à moins qu'il ne s'agisse des questions liées à l'amour et la famille, le non-enthousiasme est usuel. Mais, de la 9^e à la 12^e année, s'est accentué un regard critique à l'égard de l'université. Si les intervenants sociaux avaient l'intention de valoriser les études collégiales et les métiers plutôt que les études universitaires, ils peuvent être tranquilles; le message a bel et bien été entendu.

Les études secondaires modifient peu les activités des jeunes et leur appréciation pour ces activités; elles ont peu d'influence sur les représentations, que ces représentations se rapportent à l'engagement politique, au rapport aux autres personnes, aux questions ethno-culturelles ou à la communauté. En ce qui a trait à la communauté, on note une légère augmentation de l'estimation des services récréatifs et de la disponibilité des emplois. Paradoxalement, on remarque une diminution de l'attachement à la communauté. Du début à la fin du secondaire, s'améliore quelque peu la relation avec les enseignants. À la lecture de cet ensemble d'informations, on est forcé de s'interroger sur le rôle de l'école, de se demander comment il se fait que le non-enthousiasme, que la quasi-indifférence soient si puissamment inscrits dans les jeunes que même quatre années d'école secondaire ne les modifient pas, comment il se fait que l'école secondaire, dans le nord-est de l'Ontario, ne fasse pas apprécier davantage le Nord-est de l'Ontario. Bien sûr, l'école n'est pas à critiquer de façon exclusive. Comme l'école, à elle seule, pourrait modifier les comportements des jeunes quand les jeunes peuvent s'informer

d'innombrables façons? Comment l'école peut ne pas être le reflet de son milieu? Mais précisément parce que l'école est en dynamique avec son milieu, ne pourrait-on pas imaginer que cette dynamique fasse en sorte que le milieu et son école agissent de concert pour faire que les jeunes les apprécient tous les deux, pour faire que l'école, ce milieu par excellence de transmission du savoir, instruisse, en même temps qu'elle et le milieu génèrent le plaisir de faire et d'apprendre?

Les analyses, dans un troisième temps, ont montré que les études secondaires favorisaient l'usage d'Internet, surtout à des fins de communication et d'information. Le nord est grand. Les jeunes utilisent de plus en plus Internet. N'y aurait-il pas lieu de réseauter les jeunes via Internet, de veiller à leur aménager là des espaces où ils peuvent échanger sur le nord, des espaces où ils peuvent s'informer sur le nord, des espaces dans lesquels sont discutés ouvertement, crûment, tous les préjugés anti-nord, un espace qui soit informatif, qui soit de débat, mais qui soit aussi à l'image des jeunes du nord?

Dans un quatrième temps, nous nous sommes penchés sur la performance scolaire. Nous avons remarqué que les moyennes des groupes ne varient pas réellement dans le temps, mais que cela n'indique pas que tel est un jeune au début de ses études, tel il sera à la fin. Si les moyennes sont constantes, les corrélations font bien voir que les modifications de performance ne sont pas moins fréquentes que les constances. On ne peut pas ne pas voir dans cela le fait que certains élèves évoluent au même niveau de façon continue, que d'autres s'améliorent et que d'autres encore évoluent en voyant diminuer leurs résultats. Ces informations révèlent que les jeunes sont sensibles aux contingences et qu'il importe de les soutenir socialement.

Dans un cinquième temps, nos analyses se sont intéressées aux compétences linguistiques. Elles n'ont pas montré une amélioration du début à la fin des études. Elles ont montré que les jeunes, en se comparant aux autres, avaient majoritairement l'impression de parler une langue équivalente à celle de leur milieu. Il faut comprendre ces résultats de deux manières. La langue que l'on parle est celle qui est parlée dans le milieu, en ce sens que les locuteurs se sentent continûment semblables à ceux avec lesquels ils sont en communication. Cependant, il faut se questionner sur cette non-amélioration dans le temps : comment, après quatre années de scolarisation au secondaire, la comparaison entre les deux moments peut-elle ne pas faire apparaître quelques indices d'amélioration?

Les analyses ont montré, dans un sixième temps, qu'il n'y avait que très peu de variations dans l'usage de la langue de communication. Elles ont cependant signalé quelques événements qui sont le signe d'une certaine anglicisation des francophones. Cette anglicisation est à interpréter de deux façons. S'angliciser, pour un minoritaire francophone, c'est devenir autre, c'est s'intégrer à la majorité. Cette intégration peut très bien ne poser aucune difficulté tout simplement parce qu'elle est disparition en douce de l'altérité. Cependant, elle peut donner lieu à des résistances; elle peut être le signe de l'incapacité du milieu à reproduire la minorité et, par là, elle peut favoriser le conflit, favoriser l'éloignement de ce lieu menaçant pour le minoritaire qui ne jouit pas de perdre son identité, de devenir majoritaire.

Dans un septième temps, les analyses se sont penchées sur la santé. Dans l'absolu, les moyennes dépeignent des jeunes plus en santé que malades et des états psychiques légèrement troublés. Dans le temps, ces moyennes se transforment rarement et, si elles le font, c'est pour indiquer une réduction du trouble. Il nous semble que ces résultats doivent retenir l'attention. Certes, nous avons affaire à des adolescents. Certes, l'adolescence est une période difficile de la vie. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faille admettre ces états généralisés de non-bien-être. La santé psychique est forcément déterminée par les relations interpersonnelles, par la communauté. Ne pas vivre un état de bien-être à l'adolescence, c'est virtuellement vouloir être ailleurs. Bien sûr, le non-bien-être de l'adolescent n'est pas réductible au nord de l'Ontario; mais toutes les régions ne sont pas également menacées par la fragilité psychique de leurs adolescents.

Dans un huitième temps, nous nous sommes attardés aux aspirations. Le constat essentiel est le suivant : quel que soit l'objet de ses aspirations, qu'il s'agisse d'études, de profession ou de lieu de résidence, les variations, de la 9^e à la 12^e année, sont nettement plus nombreuses que les constantes. Autre conclusion importante : si bon nombre de jeunes se projettent ailleurs que dans le nord de l'Ontario, il y a plus encore dont l'intention est de s'y établir. Bien entendu, il faut se réjouir de cet heureux déséquilibre, mais il faut aussi s'inquiéter du fait que plus de 40 % des élèves s'imaginent vivre ailleurs que dans le milieu qui les a vus grandir. Que les variations soient nombreuses dans le temps, et à tous égards, constitue un témoignage du fait que toute perspective est sujette à modification, que vouloir faire ceci plus tard et vouloir être à tel endroit n'est pas garant qu'on ne fera pas autre chose et qu'on ne vivra pas ailleurs. Les jeunes peuvent changer d'idée s'ils y trouvent leur compte. Si le nord a besoin de tel type de travailleurs et de tel type de bâtisseurs, les jeunes peuvent devenir ces personnages; mais c'est aux intervenants du nord de faire comprendre le nord aux jeunes, de le leur donner en perspective. Non pas seulement dans une logique professionnelle, non pas seulement en prévoyant les métiers de demain; car, à ce moment, le nord n'est appréciable que si l'ouvrier y trouve son emploi; et il n'y a pas de pire logique pour le développement d'une région. Certes, il faut prévoir les métiers de demain; mais il faut aussi ouvrir la voie à ceux et celles qui créent, qui développent, qui inventent, qui font en sorte que non seulement le nord est un milieu où l'on travaille, mais aussi un milieu qui sait se transformer et où il fait bon de vivre.

Nos résultats ont été obtenus auprès d'élèves. Mais un élève n'est pas qu'un élève. C'est un fils ou une fille. C'est un citoyen. Ce n'est pas strictement une personne qui communique avec des enseignants. C'est quelqu'un qui communique aussi avec des parents, des amis, des responsables de services. C'est quelqu'un qui réagit aux décisions qui sont prises dans sa communauté. C'est quelqu'un qui lit, qui regarde la télévision, qui écoute de la musique. Étudier un élève, ce n'est pas seulement comprendre l'influence d'une école. C'est comprendre la dynamique entre l'école et lui, mais aussi comprendre toutes les autres dynamiques qui font qu'un jeune est ce qu'il est.

